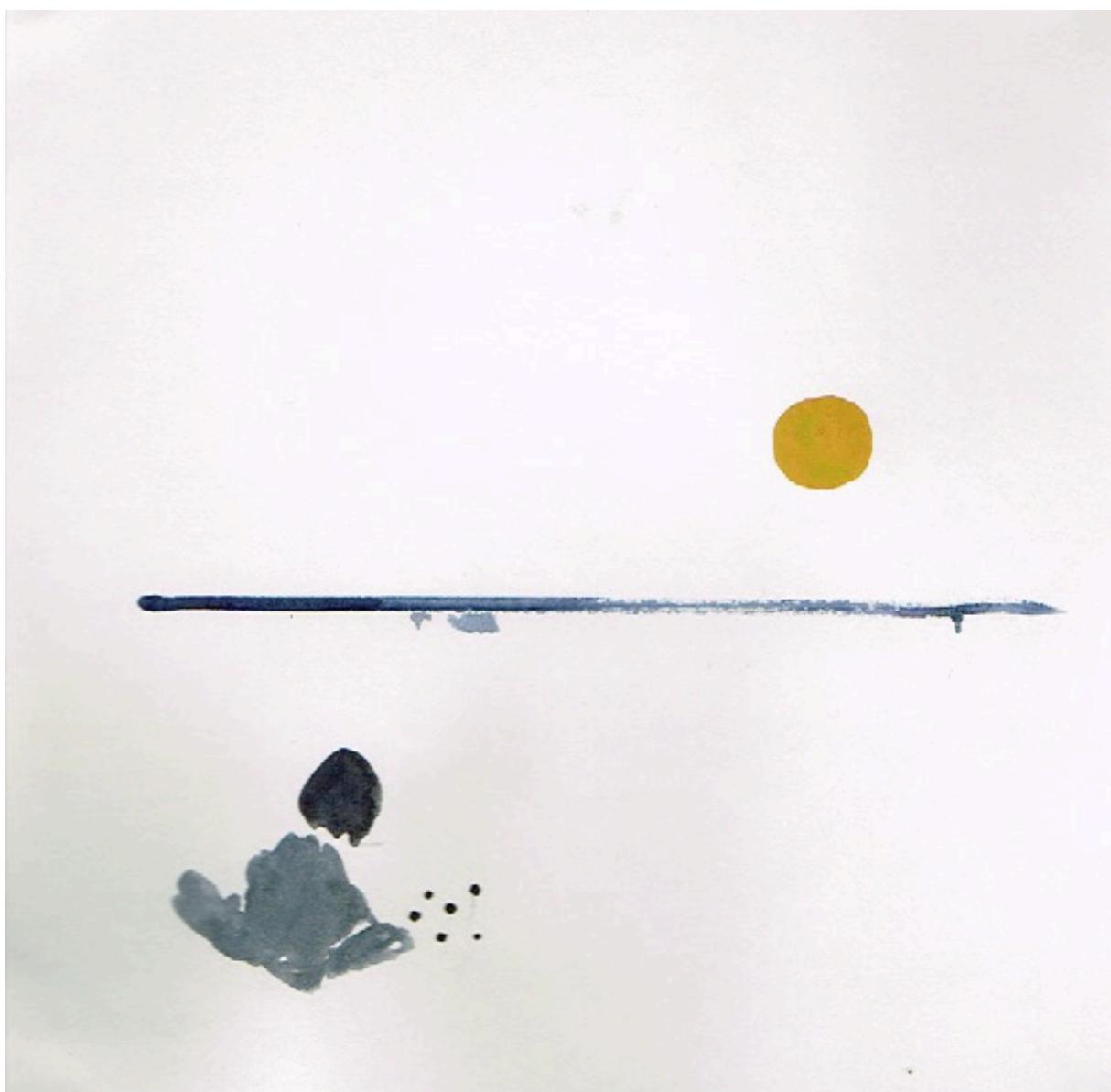


La Petite école



Revue de presse

La grande Petite Ecole

D'après les propos recueillis auprès des enseignantes de La Petite Ecole par Noëlle De Smet

Mouvement migratoire, réfugiés sont des mots qui ne disent pas les réalités qu'ils portent en eux. Encore moins pour les enfants. Primo arrivants, dit-on dans les écoles. Arriver, en transportant des vécus durs et devenir d'un coup élèves dans un ailleurs obligé n'est pas rien. À La Petite Ecole, c'est en douceur qu'ils amènent les enfants vers l'école pour éviter qu'ils ne la désertent.

Lorsque nous avons ouvert *La Petite Ecole*, en janvier 2017, notre objectif était de créer un lieu d'accueil et de préparation à l'école pour des enfants migrants n'ayant jamais été scolarisés ou peu. Il s'agissait de rendre l'école possible en les familiarisant progressivement aux codes scolaires et en leur donnant l'envie d'apprendre.

Après leur passage à *La Petite Ecole* qui peut durer quelques mois ou une année scolaire, les enfants sont inscrits dans des écoles partenaires du quartier. Ils bénéficient de notre soutien en participant à notre école des devoirs où une aide personnalisée leur est apportée. Nous invitons donc l'enfant à s'inscrire dans un parcours scolaire, mais aussi dans un parcours de vie plus rassurant et stabilisé.

QUELS ENFANTS

Notre public varie d'une année à l'autre. Actuellement, nous accueillons des enfants syriens parlant le domari, appartenant à la communauté des Doms (une communauté déjà stigmatisée en Syrie). Ceux-ci, récemment arrivés en Belgique, ne parlent pas le français. Ils ont fui la guerre et leur famille vit un déracinement culturel, une perte de repères.

Il y a aussi des enfants roms parlant le romani, dont la communauté est sédentarisée en Belgique depuis trois générations. Ces enfants parlent un français rudimentaire. Faire venir nos enfants roms à l'école n'est pas toujours évident. L'école, le rapport à l'écrit dans une culture de l'oral fait peur. Il faut installer un rapport de confiance avec les familles. Nous les appelons chaque matin, mais sans essayer de leur forcer la main. Imposer une fréquentation scolaire quotidienne dès le départ serait une erreur. Les choses doivent se faire petit à petit. Lorsqu'enfants et parents commencent à être à l'aise, alors on peut se risquer à insister. Ils viennent plus fréquemment. Chaque journée de présence est précieuse. Il faut en profiter.

Nous accueillons aussi un enfant sénégalais parlant le peul n'ayant jamais fréquenté l'école.

Tous appartiennent à des familles précarisées dont les parents sont le plus souvent analphabètes. La plupart ne parlent pas français. Ceux qui parlent un français rudimentaire servent d'interprète. La compréhension est de toute façon très rapide chez l'enfant. À part les Roms belges, les parents ne parlent pas français non plus, et nous avons recours à des interprètes pour communiquer les informations essentielles.

Ces enfants ont entre six et quatorze ans. Tous arrivent avec un capital de connaissance très faible. Ils

ne savent ni lire, ni écrire, ni calculer. À peu de chose près, ils sont tous au même point. Ils découvrent le geste graphique, le papier, le crayon... Être en situation d'apprendre, de lire, de compter, de former des lettres et des chiffres sont des expériences nouvelles. Difficiles et stressantes pour certains. Beaucoup d'activités artistiques sont proposées pour permettre aux enfants d'aborder ces difficultés en douceur.

NOS POINTS D'APPUI

En septembre, les enfants syriens sont arrivés avec des traumatismes importants, résultants d'un parcours migratoire difficile. Ils couraient et grimpait partout, ouvraient boîtes et tiroirs, transportant les objets d'un côté à l'autre...

Ils mimaien des scènes traumatiques, lesquelles menaient à de violentes crises de colère. Nous sentant peu outillées face à cette situation, nous avons fait appel à une pédopsychiatre afin d'entamer une supervision. Elle nous aide à analyser les comportements, à réagir de façon opportune et enfin à prendre les bonnes décisions concernant d'éventuelles prises en charge psychologiques.

Nous avons également fait appel à l'association *Solentra*, un service d'assistance aux enfants et parents traumatisés par l'exode. Une psychologue est venue à *La Petite Ecole* pour entrer en contact avec les familles et entamer un travail psychologique.

Face à ce groupe d'enfants fragilisés, nous avons dû revoir notre projet pédagogique et l'adapter en y incluant, en plus de la préparation au parcours scolaire, une approche thérapeutique.

Quand les enfants arrivent, ils ont vécu en vase clos, à l'intérieur de leur communauté, et refusent de se mélanger. L'agressivité est palpable. Notre première préoccupation est donc de créer une cohésion au sein du groupe. Pour y parvenir, nous établissons des cartes d'identité. Chaque enfant fait son portrait, écrit son nom, sa nationalité, dessine son drapeau. On situe les pays sur la carte du monde et on les relie à la Belgique. Dans une autre activité, les enfants se présentent oralement. On filme la scène. Ils adorent se revoir. Au fil du temps, des amitiés se créent. On les surprend alors à se donner la main alors qu'ils se toisaient au départ. C'est chaque fois une victoire pour nous.

NOS PARTAGES D'IDENTITÉS

Nous trouvons important d'accorder une place à la culture d'origine des enfants, de les aider à se sentir fiers de leur identité. Ce travail commence avec les parents.



Nous organisons, chaque matin, un petit déjeuner pour établir un lien avec les familles. Nous y échangeons les mots de nos langues respectives afin de construire un lexique. Les enseignants considèrent les parents comme experts de leur propre langue. Ils établissent des liens entre la langue enseignée à l'école et les langues parlées à la maison. Grâce aux déjeuners, les langues des familles entrent dans l'école. Parler entre nous devient alors un jeu. Il arrive que, durant la sieste, on chante dans une langue étrangère. La musique du pays d'origine, un moment d'ancrage que les enfants apprécient.

LES PATIENCES DE NOS PRATIQUES PÉDAGOGIQUES

Plus l'enfant déscolarisé arrive tard, plus son estime de soi est fragilisée. L'enfant est fermé. Il refuse de travailler. Rétablir de la confiance est la première étape de notre travail. Pour donner l'envie d'apprendre, il n'y a pas de règles établies ni de techniques particulières. Il faut sentir les choses, attendre le bon moment. C'est très fragile. Si on est dans l'imposition, l'enfant se bloque. Nous sommes dans la proposition, et l'enfant accroche ou pas à l'activité. S'il n'accroche pas, on se met au travail sans lui, et, le plus souvent, il s'invite alors lui-même.

Il y a des jours où les enfants ont envie de se mettre au travail. Nous arrivons à faire la classe. On observe alors des progrès, une concentration qui s'améliore, le geste graphique qui s'affine, la langue française qui s'installe... Et puis, il y a les moins bons jours, où l'agitation est trop importante, ce qui nous empêche de travailler. Dans ces cas-là, il faut proposer autre chose : une recette de cuisine, un dessin collectif, un jeu de société, du modelage, une histoire... On fait la classe autrement. On n'hésite pas non plus à pratiquer la diversion. On découpe les biscuits en parts égales pour faire des frac-

« Nous avons inventé la classe au sol. »

tions ou on compte lors de la collation, on nomme les objets lorsqu'on dresse la table pour le repas...

De toute façon, nous observons une charge émotionnelle très forte chez les enfants de *La Petite École*. Accompagnant la question de la confiance, la première question qui taraude l'enseignant est : « Que mettre en place pour apaiser l'enfant afin qu'il soit disposé à apprendre ? »

Structurer le temps et l'espace y contribue. Il s'agit, par exemple, de ritualiser la journée par une répétition d'activités comme le cercle du matin, le yoga, la boîte des présences et absences, la météo, la comptine, l'appel aux activités, la ligne du funambule pour se situer face à son travail, le temps du rangement...

Nous travaillons sur l'espace aussi. Nous veillons à ce que tout soit bien rangé. Et pour commencer, nous faisons *la classe au sol* : parce qu'on est mieux assis par terre, parce qu'on peut bouger, parce qu'on délie mieux le geste graphique. Nous avons inventé *la classe au sol*, dès les premiers jours d'entrée à *La Petite École*. Chaque enfant possède sa planche de travail, déposée sur le sol. Ce n'est que lorsque le geste graphique s'oriente vers une psychomotricité fine plus maîtrisée et uniquement si le besoin de s'asseoir et de travailler assis se fait sentir que nous installons la classe assise.

Lorsque les enfants arrivent chez nous, ils ont de grandes difficultés à vivre ensemble, à accepter qu'il faille attendre son tour, à partager... ce qui entraîne de nombreuses crises de frustration. Nous mettons alors toute notre attention sur cet autre objectif : apprendre à se socialiser. Une ligne est tracée sur le sol. Les enfants sont assis, dans le calme. Un à un, ils sont appelés à venir faire la classe. L'enfant se lève, marche sur la ligne comme un funambule et se rend, en silence, face à sa planche de travail. Lorsque tout le monde est assis, nous pouvons commencer l'activité. Ce moment d'installation, difficile au départ, va s'améliorer peu à peu. C'est une mise en repères qui apaise l'enfant et lui apprend, peu à peu, à prendre conscience de la place qu'il occupe dans le groupe.

Au fil des jours, grâce à ces nombreux rituels, les enfants s'apaisent, les moments de classe deviennent enfin possibles et s'allongent.

POUR POURSUIVRE

Ces enfants qui nous arrivent de mondes, de cultures, de parcours de vie sans école ne sont pas d'emblée des écoliers. Ce sont des enfants tout court, des petits d'homme avec leurs joies, leurs désirs, leurs peurs, leurs débordements, leur colère, leur violence étouffée ou exprimée.

Nous désirons les accueillir dans leur globalité. Nous essayons de composer avec eux, leur famille et leur réalité, sans vouloir leur imposer notre modèle.

La Petite École est plus une invitation qu'une obligation. Nous voulons offrir un lieu où l'enfant pourra exister parmi les autres et ne sera pas perdu parmi tant d'autres.

Cette année, nous avons ouvert une seconde antenne à Molenbeek. Notre projet est de trouver une maison où nous installer. Nous avons besoin d'un espace de vie extérieure plus important où les enfants pourraient jouer, courir, jardiner... X

La Petite Ecole, un cocon salvateur pour les enfants primo-arrivants

Née en 2015 à l'initiative de deux enseignantes bruxelloises pour apprendre le temps d'un été les codes scolaires aux enfants Doms syriens fraîchement arrivés en Belgique, la Petite Ecole s'est au fil des années muée en un projet à part entière et structuré. Aujourd'hui, ce projet pilote financé principalement par des fonds privés¹ donne l'occasion à une poignée de jeunes âgés de 6 à 16 ans de mettre le pied à l'étrier scolaire dans de bonnes conditions. Explications avec Juliette Pirlet, une de ses deux initiatrices.

Parce qu'ils n'ont que très peu voire jamais été scolarisés dans leur pays d'origine et qu'ils ont de surcroît connu la guerre et l'exil, les enfants majoritairement syriens arrivés en Belgique il y a bien plus d'un an ne peuvent plus bénéficier des systèmes d'accueil réservés aux primo-arrivants. Inaptes à intégrer le système scolaire classique parce que traumatisés à plusieurs niveaux, ne maîtrisant ni les codes de l'école ni la langue française, ils se retrouvent alors en marge du système. « *En plus de soigner leurs angoisses et leurs traumas avec des professionnels spécialisés, nous leur apprenons également à se familiariser avec le matériel pédagogique, eux qui n'ont jamais tenu un bic de leur vie, mais aussi à participer à des activités structurées dans le cadre d'une classe, à être dans l'abstraction...* », explique Juliette Pirlet, une des quatre institutrices du projet.

Située à mi-chemin entre l'errance et le système scolaire traditionnel, la Petite Ecole accompagne actuellement 17 enfants sur le chemin de l'accrochage scolaire. « *En 2016, grâce à une récolte de fonds et une aide de la Fédération-Wallonie Bruxelles, nous avons pu mener à bien le projet et louer un local situé boulevard du Midi (Bruxelles)* », ajoute celle qui a travaillé pendant 20 ans dans le système scolaire belge classique.

Un projet politique

Malgré ses missions plus que louables, la Petite Ecole n'est à l'heure actuelle pas reconnue par le Ministère de l'enseignement. « *La mission de préparation et d'accueil que nous réalisons est censée être faite par l'école elle-même mais elle en est incapable pour ce type d'enfants car cela relève de la santé mentale* », poursuit Juliette Pirlet. Notre interlocutrice ajoute : « *Le problème en Belgique, c'est qu'on veut que l'élève connaisse l'échec scolaire avant de proposer une remédiation ou de le réorienter dans l'enseignement spécialisé. Nous, nous procédons à l'inverse pour éviter à ces enfants un traumatisme supplémentaire.* »

Une tâche qui ne devrait pas être facilitée par un nouveau décret du Pacte d'excellence qui entend faire de l'apprentissage de la langue française une priorité pour les primo-arrivants et élèves assimilés DASPA (dispositifs d'accueil et de scolarisation des élèves primo-arrivants²)². « *L'apprentissage du français est pour nous la dernière roue du carrosse car la priorité est l'apaisement de l'enfant, son*

¹ La Petite Ecole est également soutenue par les cabinets de M.M. Schyns (Enseignement) et R. Madrane (Jeunesse).

² Article « A l'école, ce sera le français d'abord », Eric Burgraff, *Le Soir*, 10 octobre 2018.

bien-être ainsi que sa disposition à recevoir les apprentissages », note celle qui entend offrir un cadre bienveillant et rassurant aux enfants.

En complément et pas en concurrence de l'école

Véritable complément au système scolaire belge, la Petite Ecole représente une structure unique dans le paysage scolaire. Pour autant, ses trois institutrices ne garantissent pas un parcours scolaire sans faille. « *En général, après six mois à un an passés chez nous, l'élève intègre la ‘grande’ école, quitte à ce que cela se passe de manière progressive. Nous assurons alors son suivi pendant un an pour nous assurer que tout se passe au mieux.* »

A la rentrée prochaine, la Petite Ecole s'agrandira pour accueillir 25 enfants. A moyen terme, ses gestionnaires espèrent pouvoir accueillir 30 enfants pour être en mesure de répondre à la forte demande actuelle.

Pour suivre les actualités et le quotidien de la Petite Ecole, rendez-vous sur :
<https://redlabopedagogique.tumblr.com>

Annabelle Duaut, STUDEO, Juin 2019

« La Petite école : une rencontre interpellante»

Véronique Georis et Mathias De Meyer, Le GRAIN, Juin 2019

Nous savons qu'en ce moment, beaucoup de jeunes et d'enfants sont personnellement blessés par leurs échecs scolaires. Parmi ceux-là, déjà trop nombreux, se trouvent les migrants qui, bien qu'ils aient surmonté l'expérience de la guerre, de l'exil, de violences indépassables et fait des progrès énormes dans des domaines autres que les compétences qui sont attendues d'eux à l'école, doivent accepter d'être jugés globalement comme des êtres incapables. Ils subissent la double peine, les conséquences de l'exil et celles de la relégation scolaire.

Au seuil de l'été et des vacances scolaires, nous vous présentons une expérience pédagogique essentielle qui attend de recevoir les enfants migrants dès septembre afin de les accompagner vers une scolarisation réussie. Cette expérience issue de la volonté citoyenne de deux enseignantes ne survivra que si elles réussissent à déployer autour d'elles un réseau susceptible de soutenir leurs efforts pour faire émerger l'urgence de construire des bords entre les mondes et les pays.



La Petite Ecole pour les enfants de 6 à 16 ans est avant tout une rencontre, une rencontre avec des personnes, une manière d'habiter et un projet. Le projet de deux enseignantes expérimentées, Juliette Pirlet, licenciée et agrégée en sciences politiques et Marie Pierrard, licenciée et agrégée en histoire de l'art. En 2010, elles avaient participé à la création du RED/ Laboratoire pédagogique¹ avec d'autres enseignants-chercheurs, autour deux questions : comment transmettre le savoir autrement et comment revendiquer le droit à la recherche en dehors de l'institution universitaire ?

En 2015, ces deux enseignantes voulaient répondre à un appel à projets dans le cadre de la cohésion sociale pour créer une école de devoirs alternative et une bibliothèque à Anderlecht. Dans ce but elles sont allées à la rencontre des habitants et ont découvert le Parc de la Rosée, lieu de rassemblement communautaire pour les migrants Doms² Syriens. Elles décident de prendre en charge les enfants présents dans ce parc qui s'ennuient, recrutent des volontaires et reçoivent une autorisation de l'IBGE pour utiliser les tables et bancs à cet endroit. Elles sont soutenues dans ce projet par Infor Jeunes Laeken pour l'orientation scolaire des enfants. Elles ouvrent l'Ecole Ephémère.

Pourtant, ayant elles-mêmes enseigné dans des classes DASPA, elles savent que l'espace d'un été est insuffisant pour accoutumer ces enfants de l'exil aux habitudes de l'école et qu'elles les envoient en quelque sorte au casse-pipe. Ils leur reste une question et un remords : bien sûr il est nécessaire d'accompagner ces enfants mais il faut surtout réfléchir à comment le faire. D'abord, prendre le temps d'être avec eux, de faire avec eux.

Elles décident alors en 2016, de créer la Petite école³.

La précarité vécue tant du côté des enseignantes que des familles est au cœur du projet. Comment financer un lieu qui soit un espace/temps d'explorations et d'expériences partagées, accessible de plein

pied à un public dont le monde de la première socialisation, y compris sa langue, est totalement étranger aux coutumes administratives et pédagogiques belges ? Comment faire reconnaître les exigences d'un abordage mutuel, non pas à l'intérieur d'une alternative à l'école mais d'une période préscolaire ?

Pour le moment, le projet vit vaille que vaille, grâce à des fonds privés qui lui ont permis de se lancer et des aides ponctuelles de l'Aide à la jeunesse, et du ministère de l'enseignement. En janvier 2020 tout s'arrêtera.

La Petite école suit 3 axes principaux dont le fil conducteur semble presqu'évident : si l'enfant va mal, il n'apprendra rien. Il s'agit avant tout de favoriser l'apaisement indispensable à tout apprentissage, de créer un climat d'accueil, d'ouverture, grâce à des rituels omniprésents qui structurent la journée, à une distribution stricte des rôles, au soin mis à élaborer un cadre cohérent à l'attention spécifique des enfants. Les apprentissages passent d'abord par le corps, même celui de la lecture qui emprunte les mouvements de la bonne vieille méthode gestuelle. On joue à l'école, on mime l'école, tout est prétexte à apprentissage mais l'apprentissage se fait sans performance particulière attendue.

La sortie de la petite école est pensée dès l'arrivée de l'enfant, on se prépare à communiquer avec le « cerbère » scolaire, on ruse, on montre ce que l'enfant sait faire à travers des portraits qui racontent aussi ses compétences acquises, comme celle d'être berger à 8 ans déjà. On sensibilise les enseignants à porter un autre regard. On crée de nouveaux bords vers l'extérieur.

La petite école est demandeuse de développer autour d'elle une véritable communauté de pratiques afin d'offrir du soin à de enfants qui n'ont choisi ni l'exil ni la migration et grandisse au milieu de nous.

Mathias De Meyer, docteur en anthropologie de l'ULB¹⁴, que j'ai rencontré lors de la journée Portes ouvertes du 22 mai, nous fait entrer dans le monde de la Petite Ecole.

La petite école, un lieu comme projet¹⁵



À proximité de la Porte de Hal, au seuil du quartier des Marolles, je cherche la Petite école, au 139, boulevard du Midi. Je tombe sur une boîte postale indiquant le numéro 141 et quelques mètres plus loin le 143. Je reviens donc sur mes pas, un peu troublé : le 139, la Petite école, serait-ce cette boutique aux grandes baies vitrées ? Je ne dois pas être au bon endroit : rien ici n'annonce la présence d'une école. Et pourtant, à travers la vitrine j'aperçois d'abord des pupitres derrière lesquels s'affairent des enfants, puis une institutrice debout parlant avec un garçon... Je pousse alors !a porte et me voilà happé, sans transition, dans un heureux désordre.

Ces quelques instants d'hésitation, ce trouble que j'ai ressenti à l'occasion de ma première arrivée à la Petite école est une expérience que d'autres ont également éprouvée. Marie et Juliette, les deux institutrices-fondatrices de l'école, racontent en effet qu'elles doivent souvent sortir de leur petite « boutique » pour aller chercher les visiteurs qui, perdus, les appellent du coin de la rue.

Pour introduire au projet de la Petite école, tenter d'en faire percevoir l'originalité, la force, mais aussi la précarité, partons de cette expérience liminaire ; tâchons de la déplier. Dès l'abord, le lieu, l'espace de la Petite école surprend, il nous fait d'emblée sentir qu'il s'agit d'une école « pas comme les autres ». Alors que les écoles s'annoncent au premier coup d'œil par une architecture spécifique, des murs d'enceinte, des panneaux de signalisation et autres cours de récréation, la Petite école, elle, est comme camouflée dans la ville : elle a pignon sur rue et pourtant, en tant qu'école, elle passe inaperçue. La Petite école est une école qui existe sur la « pointe des pieds ». Elle se tient discrètement, en retrait, sans s'imposer. Cette discréetion pourrait être perçue comme une faiblesse. Or, il n'en est rien. Paradoxalement, c'est son « être sur la pointe des pieds » qui fait sa force, qui fait d'elle une institution si déconcertante, si récalcitrante, si résistante à l'école ; si rebelle à l'évidence, à l'ordre, à l'emprise du modèle scolaire.

Pour le comprendre, il faut décrire plus précisément le lieu de la Petite école : sa modestie spatiale. Ce qui frappe le visiteur lorsqu'il l'a enfin trouvé, c'est son ouverture sur la ville. Ici, il n'y a ni murs, ni hall d'entrée, ni sonnettes, ni portiques, ni couloirs, autant de dispositifs matériels qui, habituellement, mettent les écoles à distance de la ville, de la société. À la Petite école, à peine poussée la porte, nous voici tout de suite plongés en son sein, accueillis dans son lieu de vie et d'enseignement. Cette ouverture spatiale reflète le projet de la Petite école de façon essentielle. En effet, cette ouverture est une main tendue à des publics qui traversent difficilement les nombreuses antichambres d'une école normale ; des publics pour qui chaque mur physique ou administratif est un obstacle, une raison de faire demi-tour. À cet égard, le cas de Bergal, un jeune garçon arrivé récemment du Sénégal est très révélateur. Un jour, son père, habitant le quartier, a poussé la porte de la boutique et demandé, par curiosité, ce qui s'y tramait. Il pensa que son fils, qui n'avait jamais été scolarisé, y trouverait sa place. C'est ainsi que Bergal a été inscrit. L'ouverture spatiale de l'école sur la ville est essentielle pour recevoir des demandes trop précaires pour se faire entendre par-delà les multiples antichambres des écoles « normales ».



Au-delà de cette ouverture à tous, la vitrine de la Petite école est également un gage de confiance pour beaucoup de parents dont les enfants sont arrivés après un passage, souvent difficile, par une école normale. En effet, la baie vitrée laisse entrevoir ce qui se passe à l'intérieur de l'école quand ils déposent ou viennent rechercher leurs enfants. Étant donné sa discréetion, la Petite école est plus accueillante, moins intimidante que les grandes structures que sont les écoles urbaines. Et effectivement, l'accueil et l'implication des parents sont au cœur du projet : ceux-ci sont invités tous les matins à prendre le petit-déjeuner avec les enfants dans la drôle de petite boutique.

Voici donc brièvement décrite l'ouverture de l'école sur la ville : sa main tendue vers son dehors. Passons à présent à l'autre versant de cette ouverture, car les regards sont réciproques. En effet, les passants, les parents voient ce qui se passe à l'intérieur de l'école, mais les enfants et les institutrices voient, en retour, ce qui se passe à l'extérieur, dans la rue et, surtout, n'ont que trois pas à faire pour se retrouver sur le trottoir. Les enfants ici se sentent sans doute plus libres, moins contraints, que dans d'autres lieux d'enseignement.

Mais bien plus encore. L'ouverture extérieure de l'école se réfléchit aussi dans son espace intérieur. Lorsque j'ai poussé pour la première fois la porte de la Petite école, on m'a présenté rapidement les institutrices et les enfants, puis on m'a invité à faire le tour des lieux : la cuisine, la salle principale, « l'arrière-boutique », la cour intérieure. On remarque tout de suite que ces espaces servaient anciennement à tout autre chose qu'à enseigner. Les murs de la Petite école hébergeaient autrefois la boutique d'un encadreur. Ceci est tout à fait remarquable. En effet, les espaces scolaires sont presque toujours conçus et construits comme des lieux spécifiques, fondamentalement distincts des autres lieux sociaux. À cet égard, les pédagogues réformateurs les plus critiques de l'école ne sont pas différents des planificateurs de celle-ci : ils ont rêvé, eux aussi, des lieux d'enseignement distincts, ils ont imaginé leurs écoles parfaites comme des espaces créés *ex nihilo*. La Petite école, pour sa part, prend le contre-pied de ces rêves, de ces plans : elle s'impose dans un lieu déjà-là ; elle compose avec les potentialités et les contraintes de ce vieux bâtiment.

Quelles sont ces contraintes et potentialités ? Ce qui frappe d'abord c'est la taille des pièces et leur agencement quelque peu désordonné. Ici, il n'est pas possible de faire classe de la même façon que dans une école normale, quand bien même on le voudrait. La Petite école n'est pas un espace quadrillé, marqué par une directionnalité marquée comme c'est le cas dans les salles de classe où tous les enfants regardent en même temps dans la même direction, les yeux rivés au tableau. Célestin Freinet estimait que l'agencement des écoles devrait prévoir des espaces ouverts, non quadrillés par le mobilier d'écriture scolaire afin de permettre aux maîtres et aux élèves d'habiter autrement l'école. La Petite école va plus loin que le grand pédagogue réformateur : l'espace ici est partout ouvert, gros de multiples façons d'être habité. L'espace quadrillé par les bancs n'y est qu'un îlot : les pupitres et le tableau n'occupent ici qu'un petit espace de la pièce principale. D'ailleurs, ils ne sont installés que plusieurs mois après la rentrée.

Ensuite, on remarque que cet espace n'est pas entrecoupé de portes, ce qui oblige les institutrices à cohabiter les unes avec les autres. Personne n'a de lieux d'enseignement à l'abri des regards et des bruits des autres. Chacun doit apprendre à gérer des flux, à jouer avec les déplacements d'autrui, à s'accommoder des interruptions. Mais, malgré l'ouverture et la petite dimension des lieux, le bâtiment laisse aussi des zones d'ombre aux enfants, des cachettes dans lesquels ils peuvent se réfugier. Marie raconte en souriant que l'espace a beau être petit, on y perd souvent des enfants !

Enfin, dernier point qu'il faut souligner à propos de l'espace de la Petite école, c'est l'absence de cour de récréation. La cour intérieure, trop exiguë, ne permet pas aux enfants de se défouler. Cette absence a sa vertu : elle accentue l'ouverture de l'école sur la ville. La cour de récréation, ici, ce sont les parcs aux alentours où les enfants se rendent pendant les pauses, accompagnés des institutrices.

Avant de conclure, je voudrais souligner que si le lieu de la Petite école est essentiel à ce qui s'y passe, ce lieu est aussi une prise de risque quotidienne, un pari lancé tous les jours à nouveau frais. Car l'ouverture de la Petite école au tumulte des Marolles suppose d'accepter les troubles du quartier : des passants quiouvrent la porte de manière intempestive pour demander un renseignement ou bien pour recharger leur téléphone portable. C'est aussi, plus fondamentalement, la crainte qu'un enfant s'échappe, qu'un accident survienne.

Juliette et Marie ont délibérément choisi ce lieu. Et ce n'est pas faute de choix : elles auraient pu opter pour une ancienne petite école qui leur avait été proposée ou une maison avec un grand jardin. Mais, c'est ici qu'elles ont décidé d'établir leur projet et ce choix, j'espère avoir réussi à le faire sentir, n'est pas anodin, n'est pas innocent : il est inhérent au projet même de la Petite école. À ce propos, on comprend pourquoi les institutrices ne veulent pas voir leur école relocalisée dans un espace scolaire majoritaire, comme le leur propose le Ministère. En effet, ce serait briser les flux, les mouvements, les aléas qui font la trame quotidienne de la Petite école. Ce serait contenir la prise de risque inhérente à la confiance donnée, à la main tendue et, du même coup, se couper des publics que Juliette et Marie veulent accueillir. En d'autres mots, ce serait mettre fin à la précarité du projet mais, par-là-même, aussi à sa force, à sa raison d'être. Car la Petite école ne peut exister que sur la « pointe des pieds ».

NOTES/REFERENCES

[1] ASBL créé en 2010

[2] Les Doms sont un peuple indo-aryen qui vit au Moyen-Orient et en Turquie. Ils figurent la branche orientale des Roms d'Europe, frères des Loms du Caucase, ils sont parfois appelés aussi « Dummi » (ar. دومي), « Nawar », « Kurbat » ou « Zott ». [source : Wikipédia]

[3] <https://www.bonnescauses.be/media/21812/la-petite-ecole-dossier-de-présentation.pdf>

[4] Mathias De Meyer a soutenu en mars 2019 une thèse de doctorat en anthropologie à l'Université Libre de Bruxelles intitulée : *Tachraft : Écritures et ordres d'État dans une école de village au Maroc*. Cette recherche, fondée sur une ethnographie au long cours dans un village de la région de Marrakech, cherche à montrer comment l'ordre scolaire se déploie à partir des matérialités les plus banales de l'école. Plus précisément, à partir de ses dispositifs d'écriture ordinaires : tableaux noirs, ardoises, manuels, cahiers, bulletins, dossiers d'inscription et registres. Concrètement, il s'est agi de montrer comment ces dispositifs matériels font émerger des champs de perceptions spécifiques à l'école, donnent forme au groupe-classe, distribuent les positions d'élève et de maître et imposent des rapports modernes au savoir. Ainsi, cette recherche avait pour

ambition de comprendre comment l'ordre scolaire et les ordres d'État se déploient « par le bas », *in situ*, entraînant en retour une transformation radicale de la société marocaine.
[5] Le texte qui suit a été rédigé par Mathias De Meyer.